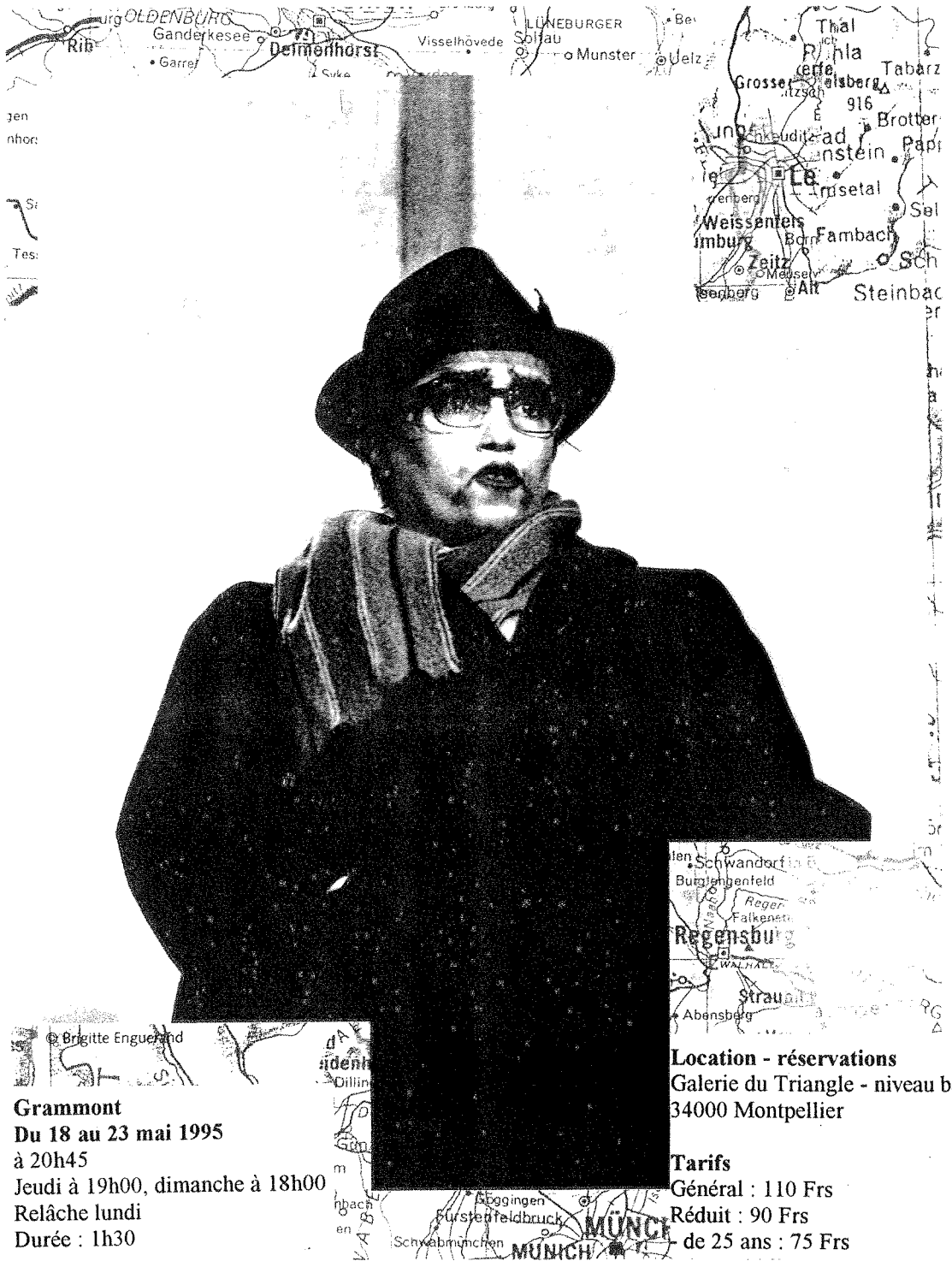


Max Gericke

de Manfred Karge



Grammont
Du 18 au 23 mai 1995
à 20h45
Jeudi à 19h00, dimanche à 18h00
Relâche lundi
Durée : 1h30

Location - réservations
Galerie du Triangle - niveau bas
34000 Montpellier

Tarifs
Général : 110 Frs
Réduit : 90 Frs
de 25 ans : 75 Frs

Max Gericke ou Pareille au même

De **Manfred Karge**
Texte français **Michel Bataillon**

Mise en scène : **Michel Raskine**
Décor : **Joël Pitte**
Lumières : **Bertrand Grandguillot**
Son : **Didier Torz**
Régie : **Frédéric Gourdin**

Avec

Marief Guittier : **Max Gericke**

Production : **La Rose des Vents - Villeneuve d'Ascq,**
Théâtre Vidy - Lausanne,
Le Point du Jour - Lyon

Max Gericke, d'octobre 1984 à février 1995

Création

Lors de la crise économique précédant la deuxième guerre mondiale, une jeune femme allemande décide de prendre l'identité de son mari qui vient de mourir, et de le remplacer à son poste de travail afin de survivre.

Dès 1993, cette aventure inspire une nouvelle à Bertold Brecht (*La place ou A la sueur de ton front, tu ne mangeras pas ton pain*), puis à Anne Seghers (*Le poste de confiance*). Bruno Bayen en fait *Madame hardie* en 1972. L'été 1982, Manfred Karge, alors comédien et metteur en scène au Schauspielhaus de Bochum, écrit, à partir du même fait divers, son premier texte de théâtre, pièce à un personnage, « *Jacke wie Hose* », jouée en décembre de la même année par la comédienne allemande Lore Brunner.

Ce texte, interprété ici par Marief Guittier, a été créé en France le 3 octobre 1984, au Théâtre St Paul à Lille, par La Salamandre, première mise en scène de Michel Raskine.

...Retrouvailles

Dix ans déjà, cher vieux Max, c'était il y a dix ans ! Marief Guittier et moi-même nous sommes revus plusieurs fois depuis. Manfred Karge, nous l'avons même rencontré une fois, à Vienne (Autriche), en février quatre-vingt-douze précisément.

Salut à toi, Max Gericke ! Nous étions plusieurs à attendre ton retour. Avec nostalgie, mais sans impatience. Et te voici. Tu descends lentement de ton escalier, tu nous regardes et dis : « *A Capri, quand le soleil pourpre sombre dans les flots bleus...* »

Le Mur est tombé, l'Allemagne est une, désormais. Nous avons tous un peu vieilli. Pas toi. Les héros de théâtre sont immortels. Bienvenue.

Michel Raskine

Pour Marief. Paris, vendredi 5 novembre 1993

Max Gericke ou Pareille au même

Lors de la crise économique précédant la deuxième guerre mondiale, une jeune femme allemande décide de prendre l'identité de son mari qui vient de mourir, et de le remplacer à son poste de travail afin de subvenir aux besoins de sa famille.

Fait divers.

Dans ce texte, la fiction dépasse la réalité. Il ne s'agit plus de quelques mois d'usurpation de sexe et d'identité, et le moteur de l'action n'est plus simplement d'ordre économique. Viennent s'imprimer avec force une bisexualité troublante, une théâtralité étrangement bouffonne qui mêle le privé au conte de fées, à l'Histoire et à la culture germanique.

Le personnage Max Gericke nous joue un homme qui est une femme qui est un homme... dans une Allemagne « qui ne va même plus jusqu'à Brandebourg ».

Il était une fois...

Histoire déraisonnable d'un individu qui a étonnamment les pieds sur terre.

La fable s'enfonce très au vif du présent, très au vif de la mémoire collective, avec l'obstination que l'on trouve chez Fassbinder, Müller, Brasch, Von Trotta, Wenders, Strauss... et bien d'autres créateurs allemands de cette génération.

Derrière le planqué narcissique, rudoyé par la misère, la guerre et le travail, se dressent en filigrane l'Androgyne mythique, si parfait, si fort d'être deux en un, l'hystérique qui déjoue son existence en s'offrant en spectacle, et surtout une teigneuse rage de vivre.

Max Gericke se paye la foire-de-montre-tout, mais maître de ce qu'il donne à voir, il joue le contraire du mélodrame, il joue son cirque, histrion parfois irritant, dans le besoin qu'il a de nos regards pour se souvenir et ordonner sa bonne conscience.

Pitre. L'inverse de l'apitoiement.

Si son salut passe par une perte d'identité, le caméléon n'est pas dupe du camouflage.

Ris ou crève.

Il était une fois.

L'envie nous a pris d'appivoiser le teuton, un grutier né à Francfort-sur-l'Oder.

La rugosité de ce bouffon d'Outre-Rhin gratte nos gorges latines.

Allemagne, soeur germaine.

Agnès Mallet

Octobre 1984

Aux forceps

Elle, Marief. Guittier pour nom. Belle, vraiment. Le regard surtout. Et passons sur le reste, qui est silence. Dans la loge, sur la table : crayons, pinceaux, pommades, postiches. On se croirait à Sainte-Bricole-les-bouts-de-ficelle. Là, chaque soir, l'oeil fixé sur le miroir, Marief se fait la peau. Durcit le trait. Gonfle joues et narines. Appose sourcils, moustaches, cheveux. Marque sur le visage le prix du travail et de l'humiliation. Mais la gueule n'est pas tout, il faut la viande. Des épaulettes, un oreiller sur le ventre, un faux cul. Puis le costume. Les trois pièces, la cravate, le chapeau. Ce n'est pas assez encore. Manque l'essentiel : l'organe. Le membre. La queue. Une patte de lapine fera l'affaire. Cette fois ça y est : Marief Guittier est Max Gericke. Mieux que laide : monstrueuse. De cette monstruosité qui se lit sur le visage et le corps de ceux que l'histoire -les petites comme la grande- n'a cessé de brutaliser.

Pour Marief/Max, c'est pareille au même, le plus dur reste à faire. Sur la scène, face à l'oeil voyeur du spectateur, il faut donner à comprendre les torsions mentales et contorsions physiques d'Ella Gericke. Ella qui dut à la mort de son homme se résoudre à l'enterrer sous son nom à elle et prendre le sien. Max, pour avoir le poste, l'emploi. Grutier de l'entreprise Nagel et fils. Le tout dans la Prusse de la grande crise. Voilà pour le réel d'une anecdote sociale qui dura deux années de la vie d'une femme.

Manfred Karge, lui, auteur d'un texte syncopé aux images électriques fait durer le supplice. Commencée avec la TSF, la tragédie s'achève avec le petit écran. Entre les deux, trois ou quatre décennies de la vie d'une qui n'était ni pour Front rouge ni pour Heil Hitler, mais que l'histoire est allée chercher au forceps. Ella/Max/Marief, c'est pareille au même, sera donc successivement grutier, S.A., soldat du front russe, valet de ferme, cloueur chez Paulo-la-cagette, grutier encore (mais Nagel et fils, c'est devenu américain), chômeur et retraité, c'est dans l'ordre, à soixante-six ans la vie commence, la mort en savates pour conclure une existence passée à trimer jusqu'à crever la gueule ouverte.

Ce drame où le dédoublement masculin/féminin croise celui non moins trouble de l'Est et de l'Ouest confine à la schizophrénie mais Ella/Marief/Max, c'est pareille au même, à l'opposé de l'hystérie, tente de le jouer dans la normalité. D'être sur scène ce qu'elle se devait d'apparaître dans le champ social : transparente. elle joue comme pour nous dire voilà, ça s'est passé comme ça, et après, on peut s'en sortir, tenez regardez-moi, je respire, je mange et je bois, un schnaps, une bière et glou et glou, on a vu pire. C'est compter sans l'oeil extérieur mais amoureux, amoureux mais non servile, féroce parfois, du metteur en scène Michel Raskine, maître de lieu, de l'histoire, donc chargé de la mise à mort. Il se livre, de fait, à une véritable entreprise de démolition/destructuration du personnage. A coup de serpe. Dès lors, Ella/Marief/Max dérape, elle se bat, tente de rendre coup pour coup, mais rien à faire, les objets lui glissent des mains, les allumettes se renversent, les lampes se brisent, le décor fout le camp, bref, la névrose transpire de partout : c'est bouleversant. En fin de course, après une leçon de courage (et de comédie), Ella/Marief/Max, vaincu(e) enlève costume, chapeau, cravate, et le corps d'Ella apparaît avec la gueule de Max. L'oeil voyeur du spectateur se trouve alors confronté à un être hybride.

Comme si l'histoire venait d'accoucher, à la césarienne, d'un zombi.

C'est du théâtre de l'obscène, comme on aimerait en voir plus souvent.

Joël Jouanneau
Vendredi 1er février 1985

Michel Raskine

Il a joué avec Bob Wilson, **Le regard du sourd**, Karge et Langhoff, **Le commerce de pain**, Roger Planchon, **Le Tartuffe**, A.A. **Théâtres d'Arthur Adamov**, **Folies bourgeoises** et **Antoine et Cléopâtre**, Petrika Ionesco, **L'Enfance de Vladimir Kobalt**, Antoine Bourseiller, **Sans titre**, André Ligeon-Ligeonnet, Michel Berto, Jean-Marie Winling, André Serré, Agathe Alexis et Alain Alexis Barsacq, Jean-Christian Grinevald...

De 1973 à 1978, il est assistant de Roger Planchon.

En 1982, il rejoint l'équipe des comédiens de La Salamandre : **Les Bas-Fonds**, **Une station-service** et **Les Crachats de la lune**, par Gildas Bourdet, **Casimir et Caroline**, par Hans Peter Cloos et **Cacodémon Roi**, par Alain Milianti.

A partir de 1987, il joue avec Lucian Pintilié, **Ce soir on improvise**, René Luyon, **Vêtir ceux qui sont nus** et **Cent millions qui tombent**, Anne Alvaro, **Le Journal de Janos**, Gilles Chavassieux, **Bouvard et Pécuchet**, Joël Jouanneau, **Les Enfants Tanner** et **Le marin perdu en mer** et Jos Verbist et Herman Gilis, **Visages connus, sentiments mêlés** de Botho Strauss.

Ses mises en scène :

Octobre 1984
Max Gericke ou Pareille au même de Manfred Karge

Novembre 1989
Kiki l'Indien, comédie alpine de Joël Jouanneau

Mars 1991
Huis Clos de Jean-Paul Sartre

Mars 1993
L'Epidémie et **Un rat qui passe** d'Agota Kristof
Mars 1994
La fille bien gardée d'Eugène Labiche

Marief Guittier

En 1969, elle crée avec Gildas Bourdet et André Guittier le Théâtre de la Salamandre, au Havre. Elle a participé à pratiquement toutes les créations de la Compagnie.

Depuis 1974 :
Attention au travail
Didascalies
Britannicus
Le Saperleau
Les Bas-fonds
Une Station-service et
Les crachats de la lune, mises en scène de Gildas Bourdet
Casimir et Caroline d'Odon Von Horvath, mise en scène de Hans Peter Cloos
Cacodémon roi de Bernard Chartreux, mise en scène de Alain Milianti
Max Gericke de Manfred Karge, mise en scène de Michel Raskine

Elle a également travaillé avec Roger Planchon (**Les Folies bourgeoises**), Gilles Chavassieux (**Ni Chair ni poisson**) et Michel Dubois (**L'Etalon d'or**).

En 1988/1989 :
Le Bourrichon de et par Joël Jouanneau (Festival d'Avignon)
Kiki l'Indien de Joël Jouanneau par Michel Raskine

A partir de 1990 :
Le Théâtre Ambulant Chopalovitch de Lioubomir Simovitch, par Jean-Paul Wenzel
Les Enfants Tanner de Robert Walser par Joël Jouanneau
Les Yeux d'encre d'Arlette Namiand par Jean-Paul Wenzel
Huis clos de Jean-Paul Sartre par Michel Raskine
Visages connus, sentiments mêlés de Botho Strauss par Jos Verbist et Herman Gilis
Le Marin perdu en mer de et par Joël Jouanneau
L'Institut Benjamenta de Robert Walser par Joël Jouanneau
La Fille bien gardée d'Eugène Labiche par Michel Raskine

Manfred Karge

Né en 1938 à Brandenburg-sur-Havel, il travaille actuellement au Burgtheater de Vienne et est titulaire d'une chaire de professeur au Regie-Institut de Berlin.

Grande figure du théâtre allemand contemporain, il s'est fait connaître en France dès 1972 par plusieurs pièces qu'il a jouées ou mises en scène en allemand et en français :

Le commerce du pain de Bertolt Brecht (à Aubervilliers sous le label du Berliner Ensemble)
Marie Woyzeck de Georg Büchner (à Aubervilliers sous le label du Schauspielhaus de Bochum)
Médée-Paysage à l'abandon de Heiner Müller (à Strasbourg)
Foi, Espérance et Charité d'Odon Von Horvath (au Burgtheater de Vienne)
Mère Courage de Bertolt Brecht (à Cologne)

Avec Mathias Langhoff :

La Bataille d'Heiner Müller (production de la Volksbühne)
Le Prince de Hombourg d'Heinrich Von Kleist (au TNP de Villeurbanne)

Il y a aussi Manfred Karge auteur et metteur en scène avec :

Jacke wie Hose (en 1982)
(en français : **Max Gericke ou Pareille au même** traduit par Michel Bataillon et créée par Michel Raskine en 1984)
La conquête du Pôle sud

Ses trois dernières pièces :
Lieber Niembsch
Sturz des Engels
Mauerstücke
ont été créées au Burgtheater de Vienne.

Max Gericke, ou le trauma historique de l'Allemagne

A Lyon, le Théâtre du Point du jour reprend la pièce de Manfred Karge

MAX GERICKE ou PAREILLE AU MÊME, de Manfred Karge. Texte français de Michel Bataillon. Mise en scène : Michel Raskine. Avec Marief Guittier. THÉÂTRE DU POINT DU JOUR, 7, rue des Aqueducs, 69005 Lyon. Tél. : 78-36-67-67. Jusqu'au 14 mai. Les mardis, vendredis et samedis à 20 h 30, les mercredis et jeudis à 19 h 30, dimanche 14 mai à 16 heures. De 70 F à 100 F.

Les clowns n'ont pas de chair. Rien que des épaisseurs d'étoffes, des volumes articulés sous la perruque, un plâtras de fards et le nez postiche qui tiennent lieu de tête. De ces pseudo-corps sort une fausse voix, asexuée. Telle est l'apparence de Marief Guittier dans le rôle de Max Gericke, à cela près qu'elle n'a pas de nez rouge et exhibe les signes extérieurs d'un monsieur. Cette personne bizarre est un clown d'une variété particulière. Son cirque est la so-

ciété, et ses bouffonneries font peur. Au départ, dans l'histoire que raconte Manfred Karge, le personnage Max Gericke s'appelle Ella, possède un corps, des émotions, une identité de femme. Très tôt pourtant, elle est contrainte de nier ces trois attributs.

Veuve dans l'Allemagne en crise des années 20, elle prend la place de son mari pour conserver l'emploi qui les faisait vivre. Devenue homme, elle adopte les gestes, les postures qui vont avec, et l'adhésion feinte à l'idéologie. Sous le pouvoir nazi, le grutier Gericke devient SA, forcé à tout pour sauver sa peau. La guerre finie, il faut encore tricher pour travailler, et quand survient une autre crise, quand le déguisement même ne procure plus de travail, il est trop tard pour redevenir soi-même. La femme est morte.

Max Gericke est la première pièce de l'acteur-metteur en scène allemand Manfred Karge, écrite en 1982. Comme beaucoup d'auteurs de premières œuvres, il y a

tout mis. Pour le fond : les horreurs de l'histoire allemande, les défoulements bestiaux des individus les plus frustes, les hantises et la culpabilité des enfants. La forme, elle, associe réalisme brutal et onirisme, comme dans certains textes de Heiner Müller, en un mélange de vers et de prose.

DISLOCATION PSYCHIQUE

Ce texte composite, à l'image d'une époque où les assises idéologiques et culturelles volent en éclats, manifeste avec une grande force - restituée par la traduction de Michel Bataillon - la dislocation psychique subie par le personnage. Et Marief Guittier, pour la deuxième fois, exprime magistralement ce trauma historique. En 1984, déjà, elle était entrée dans le costume de Max Gericke, forçant le travestissement jusqu'à l'obscénité. Michel Raskine, qui la dirigeait, faisait alors ses débuts de metteur en scène. Un coup de maître et le ciment d'une amitié qui aboutissent à cette reprise

symbolique, alors que Raskine et André Guittier amorcent une nouvelle aventure théâtrale à Lyon, comme successeurs de Jean-Louis Martinelli.

La mise en scène n'a pas vraiment changé. On peut dire seulement qu'elle a mûri en s'épurant, même si elle accumule toujours accessoires et prothèses pour montrer le remplacement de l'être par la marchandise. Le jeu de Marief Guittier a gagné en profondeur. Aux antipodes du pathos, son interprétation utilise le grotesque, en une sorte d'expressionnisme distancié très contemporain, pour étayer un implacable réquisitoire contre la société allemande. Le moment le plus terrible du spectacle est celui où Max Gericke tente de retrouver son identité perdue, avec une perruque de femme. La face tragique du clown surgit alors, médusante comme un visage halluciné d'Erich Heckel ou Max Beckmann.

Bernadette Bost

DU 18 FEVRIER 1995

Théâtre

"Max Gericke" ou la performance d'une actrice à la Rose des vents

Le triomphe de l'exhibitionniste

Au début il y a la scène, masquée par un énorme voile de gaze jaune, bonbonnière géante prête à aspirer le spectateur dans un monde de rêves roses et de fantasmes. Peu après il y a la musique, forte, assourdissante, inquiétante. Puis le cocoon protecteur coloré disparaît et, dans un décor de cave austère, Max Gericke fait son entrée. Adieu chapeau et songes dorés. Bonjour l'Allemagne en noir et blanc, celle d'Hitler et du docteur Mabuse, celle de la crise et des buveurs de schnaps, celle des chômeurs et des bars borgnes, où évoluent, dans un crépuscule glauque, M. le maudit ou des travelos «encor-

setés».

Le héros unique et grotesque de la pièce de Manfred Karge, qui gesticule pendant une heure et demie devant une salle éberluée, est un peu tout cela à la fois. Mi-homme, mi-femme, contraint de se déguiser pour survivre, clown grimaçant, déversant à un interlocuteur imaginaire une sorte de logorrhée tragi-comique qui évolue, au fur et à mesure que les canettes de bière sont englouties, vers un constat apparemment désespéré.

Max c'est aussi, c'est sûr, tout, Marief Guittier. Le personnage, qu'elle avait joué il y a déjà dix ans, lui colle



désormais à la peau comme une évidence. Normal me direz-vous si vous la voyez. Sa conviction, son art de la transformation, son intime association avec le texte qu'elle sait nous balancer sur tous les registres, rugissements ou murmures, nous installent très vite au centre de cette descente aux enfers savamment orchestrée par le metteur en scène Michel Raskine.

Puis, petit à petit, après avoir accepté de partager cet état névrotique où la douleur éclate parfois, à l'égal de ces violents coups de gong orchestraux qui ponctuent régulièrement le fil du récit, ou de ces re-

tours de lumière vive au sein même de la salle, le spectateur est transporté, au-delà du sordide et du voyeurisme de façade, au cœur de ce qui l'intéresse le plus, en fin de compte : le face à face avec lui-même, ses angoisses ou ses désirs secrets et refoulés. Du théâtre thérapeutique? Plutôt une leçon de lucidité.

Jean-Marie GUICHARD

Jusqu'au 25 février (sauf les 19 et 20) à la Rose des Vents, Villeneuve-d'Ascq (20.61.96.96).

Marief Guittier, un rôle qui demande énormément à la comédienne.

Photo Pierre LE MASSON - Le Vok

SORTIR

CINEMA - SPECTACLES - LOISIRS

Théâtre

LES DEPOUILLES



Quel étrange plaisir dans cette pièce de Manfred Karge, littéralement écorchée par Michel Raskine, à coups de fin scalpel et de grands rires glacés. Le chirurgien baroque et le poète maudit, lucides pourtant, se disoutant les coulisses d'un metteur en scène qui s'affirme, de spectacle en spectacle, comme l'un des meilleurs de sa génération.

Après Sartre, après Labiche, après Jouanneau, Michel Raskine fête avec éclat ses dix ans de mise en scène en reprenant son spectacle fétiche, son porte-bonheur, son tout premier travail que de nombreux spectateurs découvrirent à l'époque au Théâtre Saint-Paul, haut lieu de la création s'il en fut au temps de la Salamandre, où on le connaissait bien comme comédien.

En ce temps-là, le choc du texte de Karge et l'interprétation foudroyante de Marieff Guittier nous avaient fait oublier que nous étions au théâtre. On tremblait d'émotion. Aujourd'hui, et toujours avec Marieff Guittier, le théâtre nous crève les yeux. On tremble toujours autant en sortant de là, de cette

matrice qui a donné sa forme si singulière et si passionnante au talent de Raskine, à ses ambiguïtés secrètes, éclatantes ou ténébreuses.

La métaphore serait trop tentante de dire que le théâtre, comme le bon vin, bonifie en vieillissant. Marieff Guittier nous le fait boire jusqu'à l'ivresse et en révèle avec une délicatesse monstrueuse la fragilité des bouquets et la violence des arômes.

Ella Gerike se love avec une force extravagante, d'abord douloureuse, puis légère, parfois même cocasse, dans la cépouille de son défunt mari. Cette dame, pour survivre, prendra sa place. Peut-on imaginer plus belle et plus terrible histoire d'amour ?

Ce fait divers authentique des années 70 a inspiré de nombreux dramaturges, dont Brecht. C'était la trame d'un destin qui permettait d'évoquer la grande crise, le chômage, la misère et la grandeur des conflits idéologiques. Tout ceci, ici, n'apparaît plus qu'en filigrane. La fracture de l'Allemagne, plus d'un demi-siècle d'histoire, l'effondrement du nazisme et du « front rouge », rien aujourd'hui qui fasse le poids depuis ce jour primordial où le dandy du Mecklembourg, celui qui finira du côté d'Auschwitz avec une étoile rose sur le cœur, le copain de Max, a suggéré à son épouse de prendre non seulement son boulot de grutier, mais aussi de changer d'identité, de sexe.

Plus rien n'arrêtera plus alors. Ella/Max dans sa volonté de vivre. Elle apprendra à boire le schnaps et la bière, à dissimuler sa poitrine sous une fausse bedaine, à porter de lourds godillots. Max revit, c'est un peu un conte de fée où les miroirs ne diront pourtant plus jamais à Ella qu'elle pourrait être la plus belle, elle dont le Prince charmant ne viendra plus jamais.

« Cette douleur en moi », dit-elle, et que Michel Raskine triture, rassoisse, met à nu et qui pourtant reste irréductible, sans doute n'est-elle visible qu'au théâtre, que par les artifices du théâtre dont Marieff Guittier se joue à merveille alors que Raskine en maîtrise parfaitement les « dessous », un lieu de mutilation et de prothèse d'où émerge, veule ou héroïque, pathétique et délirante, une « âme » qu'aucun événement, aucune vicissitude, aucun drame, ne pourront jamais rendre plus humaine, plus vraie, un moment de très grand bonheur.

Louis-François CAUDE.

« Max Gerike » de Manfred Karge.
Mise en scène de Michel Raskine avec Marieff Guittier.
La Rose des vents, Villeneuve d'Ascq, jusqu'au 25 février, 21 h.

MAX GERIKE PAR MICHEL RASKINE

du 15 au 22 FEVRIER 1995